



Elfe XX-XXI

Études de la littérature française des XXe et XXIe siècles

9 | 2020

Dire et lire les vulnérabilités contemporaines

Devenir (in)vulnérable. L'espace d'exception chez Bruce Bégout et Hugues Jallon

Julien Jeusette



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elfe/2172>

DOI : [10.4000/elfe.2172](https://doi.org/10.4000/elfe.2172)

ISSN : 2262-3450

Éditeur

Société d'étude de la littérature de langue française du XXe et du XXIe siècles

Référence électronique

Julien Jeusette, « Devenir (in)vulnérable. L'espace d'exception chez Bruce Bégout et Hugues Jallon »,

Elfe XX-XXI [En ligne], 9 | 2020, mis en ligne le 20 septembre 2020, consulté le 24 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/elfe/2172> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elfe.2172>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.



La revue *Elfe XX-XXI* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Devenir (in)vulnérable. L'espace d'exception chez Bruce Bégout et Hugues Jallon

Julien Jeusette

- 1 Plus il y aura de « sécurité », moins on sera vulnérable. Cette promesse de la politique contemporaine, qui permet de justifier toutes les mesures (à commencer par l'état d'urgence), se présente comme un énoncé neutre et universel auquel il serait au mieux absurde, au pire criminel de s'opposer¹. Or la logique sécuritaire implique nécessairement la discrimination et l'enclavement. Les murs, les barreaux, tous les dispositifs de séparation spatiale qui tantôt bannissent, tantôt enferment, sont coextensifs à la notion même de sécurité. « Who is to be made dangerous so that others be made secure² ? », demande Claudia Aradau dans un article qui met en cause le caractère démocratique de la politique sécuritaire, politique qui présuppose en tant que telle l'élaboration d'un clivage entre ami et ennemi. Afin que la vulnérabilité des premiers soit hors d'atteinte, les seconds doivent être exclus : un tel horizon repose ainsi à la fois sur l'enclavement volontaire (des amis) et sur l'enclavement forcé (des ennemis). Dès lors, aux deux extrêmes du spectre sécuritaire, on trouve d'une part la communauté fermée (les *gated communities*), d'autre part le camp – deux espaces d'exception qui, depuis plusieurs décennies, ne cessent de proliférer³.
- 2 Pourquoi le camp et non la prison ? Lorsque Giorgio Agamben avance dans son livre sur *L'État d'exception* que « le camp est le *nomos* de la modernité⁴ », il emploie le terme dans un sens moins historique que structurel et paradigmatique. Pour lui, le camp « délimite, en réalité, un espace où l'ordre juridique normal est en fait suspendu⁵ ». Cette structure d'exception, qui s'est matérialisée de la manière la plus dramatique dans les camps nazis, n'a cessé depuis de réapparaître sous d'autres formes : les espaces de rétention pour réfugiés dans les aéroports, le camp de Guantanamo, les zones où le Code du travail est suspendu, et ainsi de suite. Alors que la prison enferme les ennemis tout en se situant à l'intérieur d'un cadre légal, le camp ouvre un espace situé *en dehors* de ce cadre (qui pourtant le fonde). L'ennemi y est exclu de la communauté qui refuse

de l'accueillir tout en étant inclus dans un lieu où la loi censée le protéger est suspendue de manière permanente. Au sens où l'entend Agamben, le « camp » est l'espace qui produit la « vie nue », c'est-à-dire un corps privé de droits qui peut être tué sans conséquences légales⁶. En d'autres termes, le camp est le lieu où la vulnérabilité radicale est instituée. De façon symétrique, les différentes formes de « communautés fermées » se présentent elles aussi comme des espaces d'exception en marge de l'ordre politico-juridique normal, mais leur exceptionnalité est précisément instaurée au nom d'une protection renforcée, dans un fantasme d'invulnérabilité que ne garantirait pas suffisamment l'État. Camp et *gated community* vont de pair et se rejoignent dans la notion de sécurité.

- 3 Depuis les récits de James G. Ballard jusqu'à la série *Westworld* en passant par certains textes de Nadine Gordimer⁷, la fiction contemporaine a interrogé, sur un mode critique, la tentation de l'enclavement qui travaille nos sociétés. Dans *Le Massacre de Pangbourne* (1988), par exemple, Ballard raconte la tragédie d'une communauté fermée située à 1h30 de Londres : un matin, alors que le complexe est sous surveillance maximale, entouré de hauts murs et de barbelés, les résidents fortunés sont tous abattus en à peine vingt minutes. Les treize enfants de la communauté ont disparu, apparemment enlevés par les assassins. Après une brève enquête, un psychiatre conclut que les coupables sont en fait les enfants eux-mêmes, qui ne supportaient plus l'utopie sécuritaire imposée par leurs parents. Pourtant, personne ne veut entendre cette version des faits, jugée trop traumatisante pour la société britannique : ce fait divers souligne en effet l'impossible stabilisation du partage ami/ennemi et la vanité du désir d'invulnérabilité des privilégiés. La fin du récit, située quelques années plus tard, nous apprend que les enfants (toujours portés disparus) ont planifié un attentat contre Margaret Thatcher, indiquant ainsi implicitement le caractère politique de leur parricide initial.
- 4 Nous considérerons ici deux textes récents qui envisagent eux aussi, mais sur un mode plus expérimental, le rapport des vulnérabilités contemporaines à l'enclavement sécuritaire : *Le ParK* (2010) de Bruce Bégout et *Le Début de quelque chose* (2011) de Hugues Jallon. Dans le premier récit, l'enclave est un gigantesque parc à thème créé par un certain Kalt sur une île privée du Sud-est asiatique ; dans le second, l'enclave est moins clairement identifiable, mais ressemble *a priori* à un camp de vacances pour Occidentaux situé sur une presqu'île d'un pays pauvre du Sud. Bien que poétiquement très différents, ces textes publiés à un an d'intervalle investissent de façon similaire la question de l'espace d'exception. Nous mettrons en évidence la manière dont ils associent – et c'est là leur originalité – un type de pouvoir spectaculaire fondé sur le divertissement et un type d'architecture qui transforme les masses en corps vulnérables. Sans relever tout à fait du genre de l'anticipation, ces textes aux tonalités dystopiques peuvent être lus comme des avertissements quant aux risques de notre présent.

Le spectacle de l'exception

- 5 Le concepteur mégalomane du ParK se considère comme un avant-gardiste qui travaille à inventer les « distractions du futur qui n'ont pas encore reçu l'approbation générale⁸ ». Son chef-d'œuvre est une sorte de métaparc dont le thème est le parcage lui-même : il rassemble « en un seul parc toutes ses formes possibles » (p. 31). Les

visiteurs ont ainsi le loisir d'explorer tour à tour une prison, une maison de retraite, un camp de concentration, un jardin zoologique, une foire aux plaisirs, un campement de réfugiés, et ainsi de suite, selon l'humeur de l'architecte des lieux qui ne cesse d'ajouter et de supprimer des « attractions ». Kalt se targue d'avoir inventé le « divertissement post-grégaire » (p. 102), adressé aux privilégiés du monde : l'accès au ParK est limité à 100 personnes par jour et coûte 15 000 dollars, alors que son fonctionnement nécessite 175 000 employés qui habitent et travaillent sur les lieux. Ce rapport démesuré entre une élite touristique qui flâne parmi un grand nombre d'individus enclavés signale, via l'adjectif « post-grégaire », une requalification de l'expression « tourisme de masse » : le génitif subjectif initial se transforme ici en génitif objectif, les masses – converties en force de loisir – devenant l'objet d'un tourisme d'élite. Avec le ParK, la domination atteint un nouveau stade : il s'agit non plus de divertir les dominés (l'une des fonctions premières de l'idéologie), mais de se divertir des dominés.

- 6 Plus précisément, dans le récit, l'objet du divertissement est l'espace d'exception lui-même⁹. Le ParK a en effet pour particularité que ses prisons et ses camps sont peuplés de véritables détenus : Kalt offre ainsi à quelques-uns le spectacle de la « vie nue ». Dans l'attraction *Todeskamp I*, par exemple, les visiteurs jouent à des jeux d'argent dans des baraquements obscurs et insalubres où « s'entassent des détenus qui n'ont pas les moyens de participer à la fête » (p. 35). Ailleurs, le ParK comporte une dimension participative : « Dans une reproduction parfaite d'une prison de l'armée américaine en Irak, les visiteurs peuvent jouer aux tortionnaires et filmer avec leur téléphone leurs funestes exploits. » (p. 32) L'innovation majeure de Kalt est la commercialisation de l'espace d'exception : des clients paient pour jouir de la vulnérabilité des autres – tout en demeurant eux-mêmes invulnérables. Dans le parc, la sécurité est en effet maximale¹⁰ :

Deux gardes accompagnent les vrais hôtes partout où ils vont et veillent à chaque instant à leur protection. On dit que de nombreux tireurs d'élite sont postés dans des coins invisibles du parc afin d'intervenir en cas de problème, et d'éliminer sans sommation les éléments incontrôlables qui mettraient en danger la vie des clients.
(p. 21)

- 7 Alors que les uns – dégradés en « éléments » quantitatifs – risquent leur vie à tout instant, les autres ne peuvent être blessés. Dans *Precarious lives*, Judith Butler parle de « first world impermeability¹¹ » pour évoquer une telle dissymétrie : certains (les États-Unis, en l'occurrence) peuvent transgresser la souveraineté nationale des autres pays tout en restant eux-mêmes inatteignables (du moins jusqu'au 11 septembre 2001). Dans le récit de Bégout, le « premier monde » ne renvoie pas tant à un lieu géographique précis qu'à une élite internationale mobile, rendue imperméable grâce à des dispositifs de sécurité lui garantissant « le risque zéro, si tant est qu'il existe » (p. 22).
- 8 Quels que soient sa forme et son dessein, le parage est présenté par Kalt comme une structure essentielle à la nature humaine, « la planche de salut des hommes vulnérables et sans défense, la prothèse réparatrice » (p. 24). Cette thèse anthropologique justifie l'existence du ParK, tout en masquant le versant obscur du parage, générateur de vulnérabilité en lui-même. Car, contrairement à l'idée hobbesienne selon laquelle l'état de nature est la situation de violence qui précède – et rend indispensable – la constitution de l'État (ou du parc dans ce cas), le récit de Bégout nous révèle que la vulnérabilité radicale n'est en rien « naturelle ». Elle suppose toute une mise en scène. Comme l'écrit Agamben, « l'état d'exception n'est pas le chaos qui précède l'ordre, mais la situation qui résulte de sa suspension¹². » Dans le ParK, la vulnérabilité de la majorité

est organisée par (et pour) une minorité d'individus situés *en dehors* de l'espace d'exception, minorité qui a tout intérêt à ce que celui-ci soit maintenu – l'entreprise de Kalt est en effet une « réussite commerciale exceptionnelle » (p. 96). Envisagé ici à la lumière crue du spectacle, le partage ami/ennemi qui fonde la politique sécuritaire apparaît dans toute sa violence : le récit en déconstruit l'essentialisme¹³ tout en soulignant la dimension profondément inégalitaire.

- 9 *Le Début de quelque chose* de Hugues Jallon a également pour objet une enclave privée sécurisée. S'il s'agit bien d'un « espace d'exception », celui-ci diffère nettement, à première vue, des lieux infernaux imaginés par Kalt. Destiné au tourisme de masse, le camp de vacances est situé sur une « presqu'île classée¹⁴ » d'un pays chaud anciennement colonisé, qui dispose d'un « régime stable, raisonnablement corrompu » (p. 64). La pauvreté locale transparait brièvement lors du trajet en bus depuis l'aéroport, au cours duquel les touristes aperçoivent une série de « longues étendues poussiéreuses, murets de pierre effondrés, chantiers à l'abandon, arbustes desséchés [...] » (p. 19). Cette désolation contraste avec le charme paradisiaque de l'île – déclassée par les investisseurs grâce à des pots-de-vin –, qui est dotée d'infrastructures modernes : « un aéroport international, un hôpital entièrement équipé, plusieurs consulats, [...] grandes surfaces avec parking sans ombre en périphérie, asphalte noir et brillant » (p. 28). Une fois les touristes parqués dans ce « refuge idéal » (p. 66) auquel la population locale n'a pas accès, le monde environnant est tout à fait exclu de leur champ perceptif.
- 10 L'insouciance des vacanciers est l'un des principaux objectifs des promoteurs du complexe : « C'est très important, ils ne se soucient plus de rien, ils sont pris en charge » (p. 30). Leur séjour a été planifié dans les moindres détails, à commencer par le temps de loisir lui-même :
- [...] n'oubliez pas de vous inscrire, un programme sera affiché dans l'après-midi sur la terrasse près de la piscine, des activités de détente et pour les plus sportifs, la base nautique et le centre de plongée seront bientôt accessibles, ils offrent toutes les facilités à ceux qui voudront retrouver forme et tonus, prenez aussi le temps de découvrir les équipements, notre petit espace shopping, le gymnase et la piscine chauffée en sous-sol, [...] descendez jusqu'à la plage, à votre rythme, vous verrez, c'est un peu plus bas, à deux cents mètres à peine [...]. (p. 37)
- 11 Le flux discursif de l'animateur, qui inonde les hôtes sans laisser place au doute ni aux questions, mime le caractère étouffant des vacances organisées dont le rythme est calqué sur le temps de travail. L'injonction au loisir invite les touristes à profiter de leur liberté retrouvée, à condition de prendre part aux activités programmées. L'animateur recommande par ailleurs aux nouveaux arrivants de se libérer de toute inquiétude : « laissez les enfants aller et venir, c'est bien conçu, à l'intérieur il ne peut rien arriver » (p. 37). Une barrière de protection – un « mur d'enceinte, totalement infranchissable » (p. 87) – garantit en effet l'invulnérabilité des vacanciers. L'opposition entre un intérieur sécurisé et un extérieur dangereux suppose (comme chez Bégout) l'institution d'un clivage discriminant. L'inégalité et les privilèges – certains peuvent être blessés¹⁵, d'autres non – sont perpétués grâce à la création d'une communauté privée, exclusive et séparée, elle-même protégée par une souveraineté (corrompue) qui en assure l'imperméabilité. C'est en effet parce que la population locale est sous le joug d'un « pouvoir bien installé, ferme, énergique » (p. 64) que les investisseurs ont choisi d'installer leur camp de vacances dans le pays. Par son existence même, l'enclave

privée institue la population locale en ennemi à exclure – et justifie, ce faisant, l'exclusion dont elle faisait déjà l'objet.

- 12 Les touristes s'accommodent parfaitement de cette situation, dont ils ne se rendent d'ailleurs pas vraiment compte, comme en témoigne l'un d'entre eux : « C'est une bulle, un refuge. Tout est fait pour qu'on ne s'occupe de rien. » (p. 40) Le divertissement, au sens étymologique du terme, est une réussite : « on isole, on les maintient à l'écart » (p. 35), affirme fièrement l'un des responsables du complexe. Tout le récit est émaillé de paroles fragmentaires alignées comme des vers qui reprennent les clichés du lexique touristique :

C'est merveilleux
 Pour le corps surtout
 Vider la tête
 On avait tellement besoin de ça
 Faire une vraie coupure
 Besoin de chaleur
 Sensation de repos
 Besoin de ça. (p. 62)

- 13 Ces petits poèmes témoignent de la satisfaction des vacanciers qui, après un travail sans doute épuisant, jouissent pleinement de l'espace d'exception – géographique, temporel et imaginaire – qui les libère de tout tracés en les séparant du monde extérieur. Comme l'écrit Jean Baudrillard, « la totalité et la spontanéité que veut restituer le loisir, parce qu'elles adviennent dans un temps social marqué pour l'essentiel par la division moderne du travail, prennent la forme objective de l'évasion et de l'irresponsabilité¹⁶. » Contrairement au récit de Bégout, l'espace d'exception n'est pas ici l'objet du spectacle, mais plutôt ce qui produit un rapport spectaculaire au monde et empêche d'apercevoir la vulnérabilité des autres¹⁷.

L'exception ou la règle

- 14 *Le ParK* et *Le Début de quelque chose* envisagent les deux extrêmes de l'espace d'exception : dans le premier récit, la structure du camp produit des corps vulnérables ; dans le second, la communauté fermée produit des corps invulnérables. Ces deux textes signalent toutefois qu'à tout moment, l'espace d'exception risque de transgresser les frontières qui le définissaient. Dans le ParK, un immense pavillon didactique présente ainsi aux visiteurs les « esprits exceptionnels » (p. 23) qui ont contribué à l'histoire de l'enclavement : de Walt Disney à Heinrich Himmler, en passant notamment par John Muir, l'instigateur des premiers parcs naturels, et Victor Gruen, l'architecte des premiers centres commerciaux, tous sont mis sur un pied d'égalité et consacrés comme des « visionnaires » (p. 23) ayant permis le développement du parcage sous toutes ses formes. Le cynisme de ce pavillon hétéroclite suggère qu'au-delà des différences radicales entre les enclaves, un même paradigme les rapproche. En établissant un point de comparaison entre le camp de concentration et le centre commercial, le récit indique (sur un mode évidemment hyperbolique) que tout parcage comporte en tant que tel la possibilité de l'horreur radicale.
- 15 À l'intérieur même du ParK, la limite entre la norme et l'exception est tout à fait instable. Dans l'attraction *Todeskamp I*, par exemple, « si l'on parvient à distinguer clairement les visiteurs à leur bracelet orange, il est plus difficile de faire le départ entre les figurants engagés pour endosser un personnage (parfois celui du visiteur lui-

même) et les véritables détenus qui purgent leur peine. » (p. 36) Dès lors qu'un simple bracelet sépare les différentes catégories sociales du parc (la suite du texte nous apprend que les figurants portent un bracelet vert), on imagine à quel point ces dernières sont mobiles. La difficulté de distinguer l'acteur-employé du véritable prisonnier risque à tout instant de faire basculer les premiers dans la deuxième catégorie. Et sur l'île de Kalt, personne n'est à l'abri, pas même les employés les mieux lotis que sont les Instructeurs. Pour eux, le parc est un « monde clos, parfait, autosuffisant » (p. 89) : ils travaillent et habitent dans la tour de l'architecte Licht, qu'ils assistent dans la réalisation de ses projets. Or une attraction, le *Reptilarium Inc.*, révèle la précarité de leur situation. Une jungle tropicale y est reproduite et présente aux visiteurs des espèces exotiques (serpents venimeux, insectes en tous genres) – avec, comme on s'en doute, une particularité : « ce ne sont pas seulement divers spécimens de reptiles qui vivent reclus, mais des employés de bureau » (p. 138). Les visiteurs, le nez collé aux vitres, espèrent apercevoir une bête tuer l'un d'entre eux – ce qui ne manque jamais d'arriver. Qui sont ces employés qui ne sont ni des détenus ni des travailleurs volontaires ? « On raconte que ce sont des Instructeurs déçus, ceux-là mêmes qui, à cause d'une erreur d'appréciation ou d'une remarque déplacée, ont eu à subir les foudres de Licht. » (p. 140) Le moindre faux pas transforme les privilégiés en proie pour reptiles et en spectacle pour visiteurs. Entre les corps sécurisés et les « vies nues », la frontière est poreuse : la structure de l'exception se caractérise par sa réversibilité.

- 16 Non seulement le seuil entre l'exception et la règle est constamment brouillé au sein du ParK, mais le projet de Kalt se présente comme une expérience vouée à s'exporter en dehors de l'île : dans l'un de ses discours, l'architecte décrit le microcosme comme le « prototypedelanouvelleurbanitépostglobale » (p. 64). L'absence d'espaces dans le discours de Licht reflète à la fois la dimension totalitaire et délirante de son urbanisme, qui repose sur une agglutination de lieux hétérogènes sans spontanéité possible, et sur le refus de laisser un espace à la critique, comme en témoigne le sort des Instructeurs fautifs. Avant d'écrire *Le ParK*, Bruce Bégout s'était déjà intéressé à l'urbanisme : dans *Zéropolis* (2002), son essai sur Las Vegas, il écrivait que la ville associait « pays de Cocagne et univers totalitaire », tout en avançant que cette association constituait l'horizon des villes mondiales. Kalt cultive précisément cette ambition pour son projet : il y invite des politiciens qui, une fois « la visite finie, [...] repartent joyeux avec plein d'idées en tête » (p. 43). L'espace d'exception que le ParK glorifie tout en lui donnant une assise est donc sur le point de devenir la règle¹⁸.
- 17 De manière similaire, dans *Le Début de quelque chose*, la promesse d'invulnérabilité et d'insouciance n'est pas sans contrepartie. Dès les premiers chapitres, qui alternent entre le point de vue des promoteurs et celui, fragmentaire, des touristes, on se rend compte que la structure de pouvoir qui se déploie sur la presqu'île est en fait proche de celle du *Park*. La population indistincte – aucun personnage n'est identifié avant les dernières pages du récit – qui est massée sur l'île se trouve constamment observée par quelques voix anonymes qui décrivent et analysent leurs moindres faits et gestes, sous la forme d'un dialogue qui se poursuit tout au long du récit :

Et ?

Ça se passe bien je crois, de loin il me semble qu'ils se sentent déjà très bien

Et l'accueil ?

Chaleureux mais sans excès, écoutez, les voilà qui échangent des premières impressions à voix basse. (p. 15)

- 18 Une technologie de pointe permet apparemment de surveiller le complexe à distance. Contrairement au récit de Bégout, les voyeurs se situent ici en dehors de l'enclave, sans doute très loin du camp de vacances qu'ils ont à l'œil – ce qui n'est pas sans évoquer la télé-réalité. En somme, l'espace d'exception résulte de deux rapports de pouvoir, situés à des niveaux différents : 1° des touristes insouciantes (le sens étymologique de *securus*) divertis par le spectacle d'un environnement idyllique au sein d'un pays pauvre au bord du chaos ; 2° des individus qui surveillent le camp de vacances après l'avoir organisé minutieusement¹⁹. Le récit souligne l'interdépendance de ces deux niveaux : l'insouciance des touristes – leur privilège d'imperméabilité – requiert une souveraineté qui veille au maintien du partage ami/ennemi.
- 19 On se rend compte cependant que l'opération de surveillance ne vise pas seulement à garantir la sécurité des lieux : les organisateurs mettent en œuvre un « projet » (p. 35) dont les fins demeurent obscures. Si les premiers commentaires laissent supposer que le bonheur des touristes est leur premier souci – « ils sont contents, regardez comme leurs yeux s'éclairent » (p. 17) –, au fil des pages, des indices de plus en plus nets laissent croire que quelque chose de plus inquiétant se trame. L'épigraphe du livre, tirée de *L'Espèce humaine* de Robert Antelme, invitait déjà à la méfiance : « Nous étions des enfants, vraiment ». Cette phrase d'Antelme est énoncée au début du témoignage, lorsque le narrateur se rend compte que, par rapport aux anciens qui végètent depuis plus de dix ans à Buchenwald, il ne comprend rien au fonctionnement du camp et imagine à tort en sortir rapidement²⁰. À l'instar de Bruce Bégout, Hugues Jallon signale ainsi qu'il existe un point commun entre différents types d'enclavement humain, en l'occurrence le camp de concentration et le camp de vacances. Et à mesure que le récit progresse, on comprend que la presqu'île paradisiaque n'était sans doute qu'un prétexte (ou un appât) pour attirer des individus dans l'enceinte – « ils avaient le choix quand on y pense. » (p. 22)
- 20 Le glissement de l'utopie à la dystopie est presque imperceptible pour les touristes. La conduite des organisateurs est en effet très éloignée de toute forme d'autoritarisme répressif :
- On laisse faire, c'est une règle, on laisse toujours faire. [...] on travaille davantage sur les ambiances, les éclairages, les couleurs, pour le reste on laisse ouverts les espaces intérieurs, de la circulation, de la spontanéité, de l'autonomie, un sentiment de liberté bien réel. (p. 50-51)
- 21 Les organisateurs gèrent la population parquée en aménageant le bien-être de chacun. Le complexe de vacances se présente ainsi comme une sorte d'expérience sociopolitique visant à vérifier l'efficacité d'une gestion des masses qui allie biopolitique²¹ et divertissement. Et comme nous l'avons noté plus haut, tout fonctionne comme prévu, au point que les voix s'étonnent de la naïveté des touristes : « Tous ces montages, ces artifices, ils ne devraient pas se laisser prendre. » (p. 24) Or petit à petit, l'été passe et la résidence ne cesse de se remplir. Personne ne quitte les lieux. En automne, l'animateur prévient calmement, après avoir détaillé les activités au programme, « il en viendra encore d'autres comme vous, de partout acheminés dans des cars confortables et climatisés, emportant le minimum avec eux » (p. 116). On collecte les affaires à l'arrivée. Des familles s'entassent par dizaines dans les chambres. La communauté fermée de la presqu'île ressemble de plus en plus à un camp de concentration²².

- 22 Les vacanciers continuent pourtant à profiter du charme des lieux. À part quelques incidents mineurs – « immaturité » (p. 49) dont se désole l'une des voix –, ils semblent à tout prix vouloir conserver leur « horizon rétréci » (p. 119) et préfèrent ignorer la situation qui se détériore : « Il y a des rumeurs bien sûr, mais en réalité personne ne cherche à savoir » (p. 91). Un an après leur arrivée, ils continuent à étendre leurs serviettes sur les plages de plus en plus bondées, et lorsque la mer rejette deux cadavres habillés (sans doute des migrants), les touristes les considèrent à peine et restent couchés au soleil. Dans l'existence imperméable qui leur a été à la fois promise et inculquée, la vulnérabilité d'autrui n'existe pas. Lorsqu'il est évident que leur idylle est en train de se transformer en cauchemar – les organisateurs imaginent « installer des préfabriqués » (p. 124) pour loger les innombrables nouveaux arrivants –, ils refusent encore d'abandonner leurs privilèges : « ça les atteint à peine, c'est l'après-midi, ils sont remontés dans leurs chambres » (p. 125). L'espace d'exception qui garantissait leur insouciance demeure leur règle imaginaire.
- 23 À la fin du récit, les organisateurs abandonnent les lieux : la « masse grouillante » est désormais « incontrôlable » (p. 126) et des brèches se forment dans l'enceinte. Était-ce prévu ? L'expérience visait-elle à tester une nouvelle forme de contrôle, à attirer un maximum de monde dans l'enclave, à évaluer combien de temps les vacanciers accepteraient leur sort ? Si le texte est ouvert aux interprétations, le retrait soudain des organisateurs montre à quel point leur bienveillance initiale était feinte : une fois l'expérience terminée, leur désintérêt pour la population enclavée éclate au grand jour. L'abandon signe en effet la levée d'immunité des vacanciers : le dernier chapitre les montre blessés, malades, à peine vivants²³. Pourtant, même dans ces circonstances, leurs comportements ne changent pas : sans doute pour se soustraire encore à l'épreuve de leur vulnérabilité, ils se droguent. « Comme les autres, j'absorbe régulièrement des solutions à base de camphre, mélangées à des somnifères puissants » (p. 138). Finalement, les seuls à maintenir leurs privilèges sont, comme chez Bégout, les organisateurs souverains : l'absence d'incarnation²⁴ qui caractérise leurs voix tout au long du récit est la marque de leur puissance. Invisibles, à jamais hors d'atteinte, leurs corps ne peuvent être blessés. Seuls sont invulnérables ceux qui ont le pouvoir d'instituer l'espace d'exception.
- 24 Dans un recueil d'articles sur la politique publié en marge du premier volume d'*Homo sacer*, Giorgio Agamben comparait l'État moderne au terrier décrit par Kafka dans la nouvelle « Der Bau » :
- L'animal indéfini (taupe, renard ou être humain) qui est le protagoniste du récit est obsédé par la construction d'un terrier inexpugnable qui devient, au fur et à mesure, un piège sans portes de sortie. N'est-ce pas là précisément ce qui est arrivé à l'espace politique des États-nations occidentaux ? Les maisons (les « patries ») que ceux-ci se sont employés à édifier se trouvent finalement être – pour les « peuples » censés y habiter – des pièges mortels²⁵.
- 25 Les récits de Bruce Bégout et de Hugues Jallon peuvent être lus comme des expériences visant à mettre en lumière la fragilité des mondes que nous habitons : en rapprochant de manière terrifiante la structure d'exception de la logique sécuritaire censée garantir notre invulnérabilité, ils soulignent les dangers qui guettent notre époque. À partir du moment où l'humanité est partagée entre amis et ennemis, entre protégés et laissés-pour-compte, rien ne garantit que la frontière ne sera un jour déplacée : bien que les riches visiteurs du ParK et les touristes aisés de la presqu'île évoluent dans une sorte d'utopie – « dégénérée²⁶ », au sens où elle implique nécessairement une dystopie –, ils

peuvent à tout moment être déclassés et confondus avec les « éléments incontrôlables » (*Le ParK*, p. 41) à abattre. Dès lors qu'il est tendu, le piège de la « vie nue » peut se refermer sur n'importe qui. Et comme le suggèrent les deux écrivains, le divertissement est le mode de gouvernement qui empêche de s'en apercevoir : la vulnérabilité – la nôtre et celle des autres – nous est soit rendue invisible, soit présentée sur un mode spectaculaire (ce qui est une autre manière de nous la voiler). Avant que nous ne soyons ensevelis dans nos terriers coupés du monde, la noirceur des livres de Bruce Bégout et de Hugues Jallon nous engage à imaginer une politique autre, où l'absence d'exception serait la règle.

NOTES

1. Giorgio Agamben, « Comment l'obsession sécuritaire fait muter la démocratie », *Le Monde diplomatique*, janvier 2014, p. 22-23.
2. [« Qui doit être rendu dangereux pour que d'autres soient en sécurité ? »] Claudia Aradau, « Security and the democratic scene », in *Journal of International Relations and Development*, n° 7, 2004, p. 399.
3. Cf. Saskia Sassen, *Expulsions. Brutality and Complexity in the Global Economy*, Cambridge, Londres, Harvard University Press, 2014.
4. Giorgio Agamben, *Homo Sacer : L'intégrale (1997-2015)*, Paris, Seuil, 2016, p. 147.
5. *Ibid.*, p. 154.
6. Pour comprendre ce qu'est la « vie nue », il suffit de lire ces vers écrits par un réfugié irakien détenu aux États-Unis : « I am a human being, I said / You are a refugee, they said ». En rappelant sa condition d'être humain, le poète sous-entend qu'il possède, en tant que tel, des droits ; l'État américain lui répond qu'en tant que réfugié, il se situe au contraire en dehors du droit (qui supposerait donc l'appartenance à une nation). Or comme le rappelle Agamben, les nazis prenaient toujours le temps de dénaturer les Juifs avant de les exterminer – et tant que la politique sera fondée sur cette possibilité de la « vie nue », cette privation de droits par ceux qui les gardent, personne ne sera *en sécurité*. Le poème est cité dans Joseph Pugliese (2008), « The Tutelary Architecture of Immigration Detention Prisons and the Spectacle of 'Necessary Suffering' », *Architectural Theory Review*, 13 :2, 206-221.
7. Sa nouvelle « Once upon a time », notamment, en donne une illustration terrifiante. Dans Nadine Gordimer, *Jump and other stories*, Londres, Picador, 2012.
8. Bruce Bégout, *Le ParK*, Paris, Éditions Allia, 2010, p. 98. À partir de maintenant, les numéros de pages feront référence à cette version.
9. On pense ici à l'attrait touristique pour les zones à risque depuis quelques décennies, qualifié par la sociologie de « dark tourism ». Cf. Katie Heuermann and Deepak Chhabra, « The Darker Side of Dark Tourism : An Authenticity Perspective », *Tourism Analysis*, vol. 19, 2014, p. 213-225.
10. Il est intéressant de noter que dans son livre sur les nouvelles formes de contrôle à l'ère digitale, Bernard Harcourt considère que le lieu qui matérialise le mieux aujourd'hui la notion de « sécurité » – parallèlement au panopticon qui matérialise la « surveillance » – est le parc à thème. Bernard Harcourt, *Exposed : Desire and Disobedience in the Digital Age*, Cambridge, Harvard University Press, 2015, p. 93-97.
11. Judith Butler, *Prekarious Lives : The Powers of Mourning and Violence*, Londres, Verso, 2004, p. 41.

12. Giorgio Agamben, *Homo Sacer*, op. cit., p. 25.
13. Rien n'indique d'ailleurs que les prisonniers massés dans le parc aient véritablement commis des délits, rien n'indique qu'ils soient en tant que tels des ennemis. C'est l'acte d'emprisonnement lui-même qui les transforme en ennemis.
14. Hugues Jallon, *Le Début de quelque chose*, Paris, Verticales, 2011, p. 28. À partir de maintenant, les numéros de page feront référence à cette édition.
15. En dehors de l'enclave, en effet, des émeutes sont violemment réprimées : « quelques heurts violents font des entrefilets non signés, [...] plusieurs baraquements en feu, des morts et des blessés, on parle de centaines d'hommes en fuite dispersés dans la région. » (p. 76)
16. Jean Baudrillard, *La Société de consommation*, Paris, Denoël, 1970, p. 246.
17. Guy Debord insistait beaucoup sur le facteur de séparation du spectacle : « La séparation est l'alpha et l'oméga du spectacle ». Guy Debord, *La Société du spectacle* [1967], Paris, Gallimard, 1992, p. 27.
18. Comme l'écrit Agamben, « l'état d'exception lui-même, en tant que structure politique fondamentale, émerge à notre époque de plus en plus au premier plan et tend, à la fin, à devenir la règle. » Giorgio Agamben, *Homo Sacer*, op. cit., p. 26.
19. On peut distinguer dans le récit un troisième rapport de pouvoir, entre les voix elles-mêmes (l'une emploie le tutoiement, l'autre le vouvoiement). La voix qui interroge appartient à un promoteur (ou à un politicien ?) qui semble découvrir l'enclave en même temps que le lecteur (p. 30-31), la seconde à un organisateur aux commandes des instruments de surveillance.
20. Robert Antelme, *L'Espèce humaine*, Paris, Gallimard, coll. « tel », 2011, p. 23.
21. Comme on le sait, Foucault décrit ainsi un nouveau type de pouvoir qui apparaît avec la modernité : « Et je crois que, justement, une des plus massives transformations du droit politique au XIX^e siècle a consisté, je ne dis pas exactement à substituer, mais à compléter, ce vieux droit de souveraineté – faire mourir ou laisser vivre – par un autre droit nouveau, qui ne va pas effacer le premier, mais qui va le pénétrer, le traverser, le modifier, et qui va être un droit, ou plutôt un pouvoir exactement inverse : pouvoir de “faire” vivre et de “laisser” mourir. Le droit de souveraineté, c'est donc celui de faire mourir ou de laisser vivre. Et puis, c'est ce nouveau droit qui s'installe : le droit de faire vivre et de laisser mourir. » Michel Foucault, « *Il faut défendre la société* ». *Cours au Collège de France*. 1976, Paris, 1997, p. 214.
22. Dans l'une de ses nouvelles, Ballard raconte une histoire similaire : des gouvernements organisent la déportation de leurs populations indésirables dans des camps de vacances en Espagne. James G. Ballard, « Having a wonderful time », *Myth of a near future*, New York, HarperCollins Publishers, 1991.
23. Pour la première fois du récit, ils sont nommés, individualisés, comme s'ils étaient enfin libérés du rapport quantitatif et homogénéisant imposé par les organisateurs qui les constituaient en masse, en population à gérer.
24. Seul l'animateur était sur place, mais grâce à un « ancien contact, haut placé vous voyez » (p. 127), il quitte les lieux au moment où tout devient « trop risqué » (p. 128).
25. Ce passage étant bizarrement absent de la version française, nous l'avons traduit nous-mêmes à partir de la version italienne. Giorgio Agamben, *Mezzi senza fine. Nota sulla politica*, Turin, Bollati Boringhieri, 1996, p. 100.
26. Louis Marin employait la formule d'*utopie dégénérée* au début des années 1970 pour décrire les parcs Disney, qui présentent aux visiteurs un monde idéal sans pour autant comporter de dimension critique, traditionnellement attribuée au genre utopique. Louis Marin, *Utopiques : Jeux d'espaces*, Paris, Minuit, 1973, p. 297.

RÉSUMÉS

Les enclaves territoriales où règne l'état d'exception, c'est-à-dire la suspension des lois censées protéger les individus, ne cessent de proliférer, ce qui amène Giorgio Agamben à déclarer que le camp est le « nomos » de la modernité. Ce type d'organisation spatiale qui transforme les corps dotés de droits en corps vulnérables est envisagé de manière saisissante par deux fictions contemporaines : *Le ParK* de Bruce Bégout et *Le début de quelque chose* de Hugues Jallon. Nous analysons la façon dont ces deux textes soulignent le paradoxe du désir d'enclavement des individus : si l'espace fermé garantit une sécurité maximale qui rend apparemment invulnérable, l'utopie (le camp de vacances, dans un cas, le parc à thème, dans l'autre) se transforme inévitablement en son contraire, à savoir le camp de concentration. Nous lisons ce renversement progressif (de l'utopie à la dystopie) comme une allégorie du fantasme sécuritaire contemporain, qui tend à transformer tous les citoyens en *homini sacri*. Nous analysons la manière dont sont figurés le pouvoir, l'autorité et le contrôle dans ces deux textes, ainsi que l'imbrication du loisir et de la violence. Ces deux récits nous permettent ainsi de saisir la manière dont la vulnérabilité est aujourd'hui *instituée*.

The territorial enclaves where the state of emergency reigns, that is to say the suspension of laws supposed to protect individuals, proliferate today—to the point that Giorgio Agamben declares that the camp is the “nomos” of modernity. This type of spatial organization which transforms bodies endowed with rights into vulnerable bodies is envisaged in a striking way by two contemporary fictions : *Le ParK* by Bruce Bégout and *Le début de quelque chose* by Hugues Jallon. We analyze the way in which these two texts underline the paradox of the desire of enclosure : if the enclosed space guarantees maximum security which makes us seem invulnerable, utopia (the holiday camp, in one case, the theme park, in the other) inevitably turns into its opposite, namely the concentration camp. We read this gradual reversal (from utopia to dystopia) as an allegory of the contemporary security fantasy, which tends to transform all citizens into “*homini sacri*”. We analyze the way power, authority and control are depicted in these two texts, as well as the interweaving of leisure and violence. These two stories allow us to grasp the way in which vulnerability is instituted.

INDEX

Mots-clés : vulnérabilité, espace d'exception, sécurité, divertissement

Keywords : vulnerability, space of exception, security, entertainment

AUTEURS

JULIEN JEUSETTE

Julien Jeusette est chercheur postdoctoral à l'Université statale de Milan. Il a soutenu une thèse de doctorat en cotutelle à l'Université Paris 7 et à l'Université du Luxembourg, sous la direction de Dominique Rabaté et de Nathalie Roelens. Ses recherches portent sur la dimension politique de la littérature (xx^e et XXI^e siècles). Il a publié, entre autres : *Écrire la Révolution. De Jack London au Comité invisible* (dir. avec E. Goin), Presses universitaires de Rennes, coll. « La Licorne », 2018 ; « Revenances de Mai 68. Le roman noir et l'archéologie des luttes », dans *Révoltes périphériques, révoltes excentriques : mai 68 entre Paris, Bruxelles et Montréal*, Peter Lang, 2020 ; « Pour une poétique

destituante : Lefebvre, Lordon, Quintane », *Fixxion*, n° 20, 2020 ; « Le XXI^e siècle ou la séparation achevée. Éthique et technologie dans *Anima Motrix* d'Arno Bertina », *Études littéraires*, vol. 49, Presses universitaires de Laval, 2019, p. 143-154.